

Françoise Kerleroux: *La coupure invisible. Etudes de syntaxe et de morphologie*. Presses Universitaires du Septentrion, Villeneuve d'Ascq, 1996. 408 p.

S'inspirant à la fois des notions de syntaxe positionnelle définies par J.-C. Milner dans *Introduction à une science du langage* (1989) et de celles élaborées par D. Corbin en morphologie dérivationnelle, l'auteur s'attache à étudier dans cet ouvrage un certain nombre de tours du français contemporain qui posent le double problème de la frontière entre la syntaxe – domaine des structures dans lesquelles des unités lexicales pourront être insérées –, et la morphologie – qui s'intéresse aux entrées lexicales et à leurs règles de construction –, et de leur éventuelle interpénétration.

Se trouvent donc successivement abordés et explorés, après un premier chapitre (p. 13-64) consacré à présenter le dispositif théorique retenu, les problèmes que pose, du double point de vue de leur position syntaxique et de leur analyse catégorielle, l'infinitif dit substantivé – *le boire, le parler, le lancer, ...* (chap. 2, p. 65-112) –, l'adjectif substantivé dans une construction exclamative très particulière – *il est d'un calme ! il est d'un élégant !* (chap. 3, p. 113-205) –, enfin les noms d'action dépourvus de marque suffixale mais néanmoins considérés traditionnellement comme dérivés des verbes apparentés, tels que *l'invite < inviter, la casse < casser, la fronde < fronder, la pioche < piocher...* (chap. 4, p. 207-291). L'ouvrage se termine, avant une brève conclusion, sur une analyse de la notion de dérivation impropre (chap. 5, p. 293-384) et de la façon dont elle a été traitée depuis les travaux des grands indo-européanistes jusqu'aux manuels de grammaire les plus récents.

Ainsi constitué, cet ouvrage de F. Kerleroux a de grands mérites qui devraient en faire un ouvrage de référence dans tous les départements de langues romanes, d'études françaises et/ou de sciences du langage.

Tout d'abord parce qu'il est rédigé dans une langue et une syntaxe parfaitement limpides (ce qui vaut certainement d'être souligné alors que tant de travaux linguistiques semblent aujourd'hui si peu soucieux d'écriture), mais bien davantage parce qu'il donne très bien à voir

- comment des données, dont les propriétés spécifiques sont méthodiquement étudiées, peuvent être rassemblées et constituées en problèmes ;
- comment les analyses traditionnelles à leur propos peuvent être ensuite évaluées par le biais d'une confrontation systématique à ces propriétés ;
- enfin comment un dispositif théorique, et en l'occurrence la distinction entre les propriétés des positions syntaxiques et des termes susceptibles d'occuper ces positions, permet un traitement renouvelé et sans doute plus satisfaisant de ces mêmes données tout en ouvrant des perspectives plus larges sur le système linguistique lui-même.

Chacune de ces étapes est conduite de façon très claire et avec une rigueur dans l'argumentation qui fait de ce travail une illustration tout à fait remarquable et pédagogique d'une démarche méthodologique constitutive de la grammaire générative, et dont la fécondité n'est plus à démontrer.

Enfin la mise en perspective historique, trop souvent absente des travaux d'inspiration générativiste, en même temps qu'elle éclaire et étaye les analyses retenues,

accroît sans nul doute l'intérêt de l'ouvrage, dans la mesure où sont ainsi portés à la connaissance de tous des travaux importants et peut-être un peu trop oubliés.

Par-delà ces qualités bien réelles, le travail de F. Kerleroux appelle néanmoins quelques réserves.

Il ne semble pas tout d'abord que les notions sur lesquelles l'auteur s'appuie pour construire ses démonstrations soient bien de même poids et de même intérêt. Et, même si D. Corbin n'a pas peu contribué à réhabiliter la morphologie, oubliée un peu vite en France en même temps que l'on se détournait de la philologie, sa «théorie» n'en reste pas moins plus floue et incertaine que ne le sont les thèses défendues par J.-C. Milner. Et sa règle de «conversion morphologique», largement utilisée par l'auteur, aurait pour le moins mérité d'être scrutée et discutée par F. Kerleroux avec la même acuité dont elle fait preuve dans sa discussion de certaines analyses antérieures des données en question. Car cette règle de conversion morphologique, présentée comme une règle de construction de mots, au même titre que les différentes règles de suffixation, s'en distingue néanmoins par une différence de taille, qui est sa non-visibilité morphématique. Comment donc la justifier sinon par les arguments déjà utilisés dans les travaux antérieurs, à savoir une place structurale et une interprétation ? Sans doute cette règle se voit-elle dotée d'un statut théorique précis absent des traitements antérieurs, mais par-delà ce point, rend-elle tellement mieux compte des données ? D'autant qu'elle peut être réitérée sur une même unité lexicale, comme F. Kerleroux le propose à l'occasion, et comme l'avait déjà fait D. Corbin à propos des mots en *-ier*, sans qu'un tel traitement apparaisse solidement étayé et emporte vraiment l'adhésion.

Sans doute pourrait-on objecter que, par ce double recours aux notions de distorsion catégorielle, due à J.-C. Milner, et de conversion morphologique, due à D. Corbin, des variations fines dans les données se trouvent ainsi mieux éclairées et expliquées. Mais les données explorées par F. Kerleroux – qui ne semble pas avoir eu accès à des moyens d'investigation informatisés –, rassemblées au fil des lectures et complétées par des exemples construits, restent assez incomplètes, et cette limitation affaiblit quelque peu la validité des solutions proposées. Sur des points aussi spécifiés que la construction exclamative avec adjectif substantivé, c'est dommage, et l'on aurait aimé en apprendre davantage sur les unités lexicales N susceptibles d'apparaître dans ce même tour. De même, il n'est pas évident que la substantivation de l'infinitif ou la dérivation de noms déverbaux soient des phénomènes aussi productifs en français moderne que l'affirme l'auteur, et la façon dont le lexique est aujourd'hui structuré n'est sans doute pas sans incidence sur la possibilité d'apparition et de fonctionnement de ces tours.

Enfin la spécificité des constructions étudiées limite forcément le maniement de tours apparentés à fin d'argumentation. D'autant que ceux qui sont retenus par l'auteur à cet effet semblent eux-mêmes fort contraints, tels *il est d'une de ces patiences !*, présenté (p. 177) comme co-occurent de la construction à adjectif substantivé et pourvu de la même interprétation intensive «due à la présence de ce démonstratif». Mais si l'on peut admettre ce parallélisme, ce tour n'en reste pas moins difficile à

interpréter, et donc à utiliser à titre d'argument, dans la mesure où l'analyse en construction partitive, avec le pluriel du N après *de ces*, n'est pas la seule possible ni la seule attestée. Et ce tour ne peut être isolé de ceux où l'on a au contraire, de façon claire et avec la même interprétation intensive, un N singulier après *de ces* : *j'ai un de ces mal de tête ! / *j'ai un de ces maux de tête !* Et l'on retrouve la même possibilité de distorsion de nombre dans d'autres tours proches, que l'auteur ne mentionne pas et qui ont pourtant la même valeur de haut degré, tels (Grevisse⁸, § 379) *la situation était des plus embarrassante* (sing.) vs *la question est des plus simples* (plur.).

Qu'on ne s'y méprenne pas cependant : ces réserves ne diminuent pas vraiment l'intérêt et la valeur du travail de F. Kerleroux, qui apparaît au contraire comme une invitation, que le lecteur ne peut refuser, à entrer lui-même dans le débat, en s'essayant à manier les mêmes outils d'investigation et d'argumentation que l'auteur, et, si possible, avec la même dextérité.

Ce travail enfin est remarquablement servi par une maquette très aérée et agréable. On regrettera seulement que le choix du format, du papier (plutôt épais) et de la typographie, aboutisse à un livre un peu trop gros et lourd, et cher, pour que l'on puisse vraiment l'utiliser systématiquement avec des étudiants comme outil de formation à la recherche linguistique.

Hélène Huot
Université Paris VII

Christian Touratier: *Le système verbal français (Description morphologique et morphématique)*. Collection U. Masson & Armand Colin, Paris, 1996. 253 p.

Dans l'abondante littérature sur les temps verbaux, le chercheur et l'étudiant peuvent être amenés à se tourner vers différentes catégories d'ouvrages : les manuels scolaires et les grammaires traditionnelles ne leur offriront guère, outre des prescriptions, souvent sujettes à caution, sur «l'emploi des modes et des temps», qu'un étiquetage plus ou moins complet des diverses valeurs possibles de chaque forme; à l'opposé, les ouvrages de linguistique française, tels que ceux de Guillaume, qui tentent d'assigner une signification unique à chaque terme, présentent des systèmes qui semblent souvent établis *a priori*; ils sont, en outre, déjà anciens et d'un abord difficile; quant aux recherches plus modernes, les plus intéressantes portent généralement sur un aspect ou une problématique, sans qu'une vision synthétique puisse être établie sur l'ensemble des formes verbales d'une langue donnée.

Dans ce contexte, l'ouvrage de Christian Touratier est le bienvenu. De par l'étendue de son propos d'une part, puisqu'il traite d'une manière très complète tant de faits de morphologie (liés aux radicaux des verbes et aux désinences) que de questions d'ordre sémantique. De par sa visée d'autre part, dans la mesure où il parvient à la fois à présenter au novice un large panorama des manières dont ces questions ont pu être abordées et à convier le spécialiste à une réflexion sur certains problèmes plus pointus. On relèvera que, par sa construction, l'ouvrage privilégie la dimension pédagogique et la construction d'un système cohérent à la confrontation de théories